

1929 / 1940

1

Ces années trente
Entretien avec Gilberte Givel

Ces années trente

Entretien avec Gilberte Givel par Danièle Weiller, juin 1998

Ces entretiens sont extraits des « Lettres Trimestrielles », un livre de souvenirs écrit par son mari, Jean Weiller. Gilberte Givel lui avait demandé de prendre seul la plume, au nom de leur couple toujours complice et uni. Elle avait cependant consenti à répondre aux questions que je voulais lui poser en complément, soucieuse de faire entendre sa voix de relieuse et mieux comprendre son art.

D. W. : Parlons donc reliure. Dans la famille, nous la ressentions surtout comme un art de vivre, un travail de création et un travail des mains imprégnés de la culture qui nous environnait. Comment t'en est venu le goût et le désir d'en faire ton métier ?

G. G. : Dans un lointain passé, l'image d'une roulotte, sortie d'un rêve, m'est apparue. C'était au début de la guerre 1914-18, j'avais alors sept ou huit ans. Un songe très vague mais de plus en plus vivace. Il s'y mêlait tant de bonnes choses poétiques, liberté personnelle, contacts humains diversifiés, et surtout autonomie financière qui permettait au temps de disparaître. Une roulotte parcourant des villages où mon drôle d'équipage attirerait les habitants. Le livre qui s'ensuivrait, avec ce qu'il apporterait de pensées, d'anecdotes du passé et ainsi un aperçu de l'histoire. Pour le garder en mémoire, il faudrait l'écrire, lier les cahiers, et enfin y mettre une couverture au goût du lecteur.

Ce mode de vie me fascinait, et ce n'est que bien des années plus tard, quand la vie est devenue plus difficile, que j'ai apprécié son originalité et sa saveur. A dix-sept ans, j'ai rencontré une amie, Marianne Laffly, qui faisait de la reliure dans une modeste chambre de bonne, chauffée par un petit poêle à pétrole. Elle s'était constitué un atelier de reliure primitif, qui était un endroit très agréable où elle recevait ses amis. Mais un jour, de retour de vacances,

elle m'a annoncé ses fiançailles avec un ami commun : « Fini la reliure ! »
Tout était cassé.

D. W. : Te voilà portée par un désir d'autonomie et de découverte du monde. Mais quand tu as appris la reliure, c'était encore une profession d'hommes, très marquée par la tradition. Le chemin n'était-il pas semé d'embûches pour une femme ?

G. G. : La situation financière de notre famille était devenue très difficile. J'avais besoin de travailler et pour cela d'apprendre un métier. Je me suis inscrite à l'Ecole des Arts décoratifs de la rue Beethoven où j'ai préparé mon diplôme de reliure que j'ai obtenu en 1929 (U.N.C.A.D.). J'étais loin d'être la première : toute une génération de femmes m'avaient précédée. Par exemple, Rose Adler, qui avait déjà quitté l'Ecole depuis quatre ans quand j'y suis entrée. Elle poursuivait alors une belle carrière, très admirée par Jacques Doucet (le grand couturier) qui a été longtemps son mécène.

D. W. : Sur ton curriculum, on voit que tu as complété ta formation par un stage de restauration de livres anciens à la Bibliothèque Nationale. En même temps tu créais ton propre atelier de reliure et tu commençais à donner des leçons. C'était franchir un grand pas puisque tu ne disposais ni de capitaux ni d'appuis pour obtenir des commandes.

G. G. : Au début des années 1930, l'atelier a commencé dans notre appartement du 126 quai d'Auteuil, à Paris, avec une seule élève, Margaret Lévy. Quand elle m'a été présentée, elle venait de perdre son fils et personne ne savait comment la consoler. Elle m'a demandé d'organiser des cours pour la sauver de cette profonde tristesse. J'ai acheté des instruments pour elle, dont une magnifique et très ancienne presse de reliure à percussion dotée d'un système de roulement à bille, avec des jumelles de vieux bois très résistant qui la rendaient pratiquement incassable. C'était un instrument imposant, qui ne semblait pas s'intégrer



L'École, 6 rue Beethoven



L'atelier, quai d'Auteuil

dans un appartement moderne en raison de son poids. Margaret est venue régulièrement à l'atelier jusqu'au milieu des années 1980. Elle avait beaucoup de goût et s'est constitué, au fil des ans, une très belle collection de reliures.

Petit à petit, l'atelier s'est agrandi à cinq élèves : madame Higgins, amie de Margaret, Hélène Monnier, une championne de golf (qui un jour a voulu m'apprendre à y jouer pour renforcer notre amitié), madame Boyd éprouvée par le suicide d'un ami très proche, et Mie (ma mère) qui, pour se distraire de temps en temps, faisait la petite main. J'avais fait venir, pour superviser notre travail, un professeur de reliure de l'Union Nationale des Arts Décoratifs de la rue Beethoven. L'atelier devenait assez poseur du fait de ces charmantes et jolies femmes désœuvrées. L'atmosphère n'en restait pas moins très sérieuse. J'avais pris

le pseudonyme de Gilberte Givel, qui est un anagramme de Gilberte Lévy. Ce sera aussi, comme on l'a découvert par la suite, celui de Gilberte Weiller.

D. W. : Tu as conservé quelques extraits de presse des années 1930. C'est curieux de voir avec quel enthousiasme les journalistes parlent d'une « nouvelle génération de femmes ... figures emblématiques de la modernité ». Ils font valoir que si elles ne sont pas toutes formées au métier de relieur, cela leur procure une liberté d'autant plus grande pour innover. N'était-ce pas le cas de Germaine de Coster, dont tu m'as souvent parlé ? Elle était graveur, illustratrice, et dessinait des maquettes de livres qu'elle confiait à la relieuse Hélène Dumas. Ton parcours est différent, puisque tu associais la pratique professionnelle à la conception des décors. Un double talent, reconnu par les critiques. Relieuse, on appréciait ton savoir artisanal ; artiste-décoratrice, on attendait de toi un renouveau : « une jeune femme à la pointe du progrès ».

G. G. : Plusieurs reliures ont fait l'objet de mentions particulières dans différentes revues comme Le Bibliophile, La société des Artistes Décorateurs, Mobilier et Décoration, etc... Les Actualités féminines m'ont demandé, en 1933, de venir y tourner un film sur la reliure. C'était peu de temps après avoir obtenu un premier prix à l'Exposition Coloniale de 1931 pour un livre que Sacha Guitry avait écrit sur « La vie de Lucien Guitry ». J'avais réalisé une reliure en maroquin rouge ponceau sur lequel j'avais fait incruster un médaillon de verre représentant le visage de Lucien Guitry, lui-même inséré sur une feuille d'argent.

D. W. : Tu étais connue des bibliophiles et tu participais aux expositions à côté de grands relieurs comme Paul Bonet, Georges Cretté, René Kieffer... Mais les années trente ont aussi été celles de la crise économique, particulièrement forte en 1934 quand tu t'es mariée. Est-ce que cela a changé la vie de l'atelier ? Y-a-t-il eu moins de commandes ?

G. G. : Il y avait beaucoup d'amateurs, en particulier Margaret Lévy, et son ami Pierre Wertheimer qui avait créé avec Coco Chanel l'entreprise de parfums. C'est lui qui m'avait mise en contact avec Sacha Guitry et bien d'autres. Il faut mentionner les reliures commandées par Belmont, un bibliophile très connu à l'époque.



Jean et Gilberte Weiller en 1934

En 1936, année de la naissance d'Alain (Weiller), nous avons déménagé 9 rue de la Trémoille, dans un appartement très grand mais sans chauffage central. L'atelier s'est alors renouvelé avec quelques autres élèves : les sœurs Bauer, devenues madame Françoise Olivier Lévy et Jacqueline Lion, ainsi que madame Nicole Jean Jaudel. Le groupe était très uni et nous étions très amies. Un an après, en même temps que nous avons loué un appartement à Poitiers, où ton père était nommé professeur à la faculté de droit, nous nous sommes installés 84 rue de l'Assomption. J'ai pris comme assistante Wanda, une ancienne camarade de l'Ecole des arts décoratifs, qui me secondait quand nous faisions la navette entre Poitiers et Paris de 1937 à 1939.

D. W. : Et tu continuais à exposer au Salon des Artistes Décorateurs. J'ai été très touchée par une lettre que t'a envoyée le président Marc Alessandri en 1985, alors qu'il préparait le premier tome de « Histoire de la S.A.D. de 1901 à 1940 ». Il avait écrit : « Un élément manque cruellement

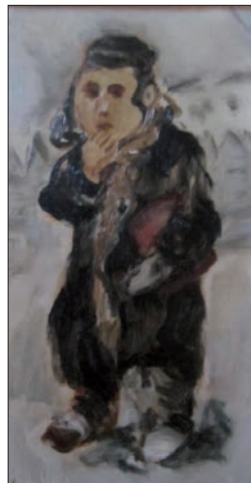
dans notre Répertoire : la fiche d'identité de Gilberte Givel Weiller » et il te demandait des documents. Mais tu ne disposais que de quelques photos en noir et blanc.

G. G. : Cela m'a fait plaisir qu'il se souvienne de moi. J'ai longtemps fait partie de la Société des Artistes Décorateurs à titre de membre associé et j'ai exposé régulièrement à son Salon annuel de 1932 à 1939, à l'exception de l'année 1936. J'ai également participé au Salon après guerre mais de façon plus sporadique.

D. W. : Je voudrais satisfaire une curiosité d'intérêt simplement historique. N'y avait-il pas un décalage entre tes goûts avant-gardistes et le fait que tu exposais dans un Salon apparemment assez conservateur ? La Société des artistes Décorateurs prétendait défendre « la réhabilitation des métiers d'art, avec un retour aux techniques et à des matériaux d'autrefois » alors que certains de ses membres avaient fait scission pour créer l' Union des Artistes Modernes (U.A.M.) et se tourner vers l'industrie..

G. G. : Je n'ai appris que très récemment les débats qui sévissaient à l'époque, en particulier la nature du conflit qui a opposé la Société des Artistes Décorateurs à l'Union des Artistes Modernes. Je sais qu'elle disposait d'un pavillon spécial à l'exposition internationale Arts et Techniques de 1937 et avait présenté des décors assez audacieux.

D. W. : En fait, tu travaillais à l'écart de ces conflits institutionnels et idéologiques, suivant ton propre chemin. J'ai été surprise de découvrir que tu ignorais les liens entre l'U.A.M. et le Front Populaire alors que tu voyais régulièrement ton beau-frère, Léo Lagrange, ministre des Sports et Loisirs du gouvernement Léon Blum de 1936... Mais revenons à tes reliures. Quels ont été les moments marquants de cette période ?



Peinture de Mané Kats



Affiche de Cassandre, 1937

G. G. : En 1938, nous avons organisé avec Margaret Lévy une très belle exposition particulière à la Galerie Charpentier, rue du faubourg St Honoré. Il y a eu un grand nombre de visiteurs et cela a été un vrai succès.

L'année suivante, en 1939, j'ai participé à deux expositions aux Etats-Unis, l'une à New York, la « World's Fare », l'autre à San Francisco, la « Golden Gate Exhibition ».

A la suite d'un torpillage du bateau qui les transportait, beaucoup de livres avaient été coulés mais certains ont pu être récupérés par le directeur de la galerie Pierre Bérès, juste à temps pour être exposés à New York. C'est par la suite que plusieurs d'entre eux ont été vendus à d'importants collectionneurs américains, notamment Morgan Guntz. J'ai pu, fort heureusement, toucher l'argent de leur vente lorsque nous sommes retournés aux Etats-Unis en juillet 1941 où Jean avait été nommé auprès du Service d'Etudes Economiques de la Société des Nations replié à Princeton par le Comité des Forces Françaises Libres de Londres. En 1945, à Paris, la galerie Bérès a fait une exposition avenue de Friedland où figuraient certains livres rapatriés.



J'ai peur qu'ils ne s'abiment ou ne se dispersent.
 Pour le prix de vente il faudrait ~~so~~ que ce
 soit en dollars et non en francs.

Le prix que tous frais payés s'est élevé
 page nos de balne : édité par Allouche par :

Baudelaire : petits poèmes en prose 1 2^e édition de 1845 / 1000
 autres autographes : Les Jours du Sport (édité par le) / 1300
 recueils par J. Goddet Document Vogelae / 16000

Kipling : Kim 2 volumes / Schmitt / Schmitt / 7500
 Baudelaire : Les fleurs du mal / Terrou / Rochepose / 12500
 J. Nelteil : Paris 1^{er} Ed des 4 chemins / Delannay / 15000

ce qui correspond à peu près par ordre : 25-150-200-60-40

Je compte sur vous si ce n'est pas trop vous demander
 de faire pour le mieux comme si c'était pour vous.
 Pour l'instant impossible de les reprendre je ne
 saurais qu'en faire, tous les exposants sont d'accord
 dans le même cas - mais l'expo continue peut-être ?

J'aimerais également si vous voyez Jung Shari
 l'adresse de mon amie Margaret Heuf, de sa
 fille ou de son oncle afin de pouvoir
 dès qu'il sera possible correspondre avec
 elle - Nous avons travaillé de années ensemble
 et j'aimerais savoir ce qu'elle est devenue -
 inutile de m'écrire car on ne peut correspondre
 pour l'instant à Fontiers et nous n'avons plus
 l'appartement de Paris.

Merci pour la double corvée que je
 vous impose, embrassez les filles et nos
 plus affectueux saluements

Gilberte

Lettre de Gilberte Givel après juin 1940 pour demander de mettre les reliures à l'abri

1940 / 1980

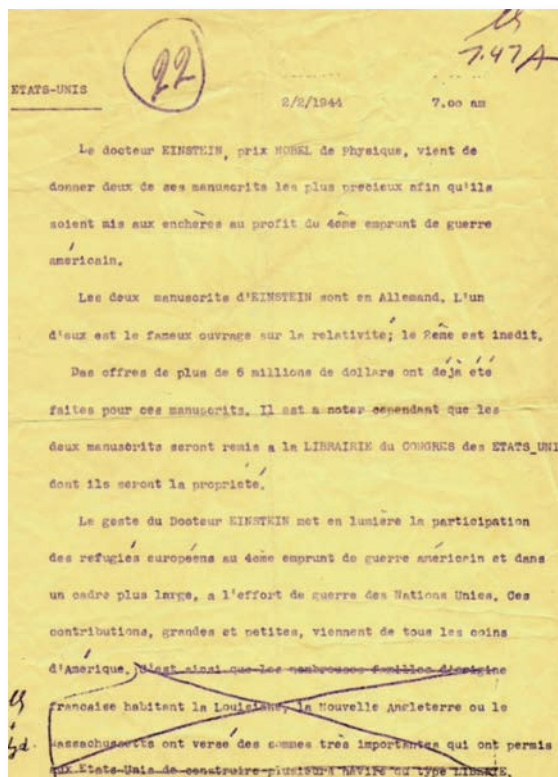
1

Exil et renouveau
Suite de l'entretien avec Gilberte Givel

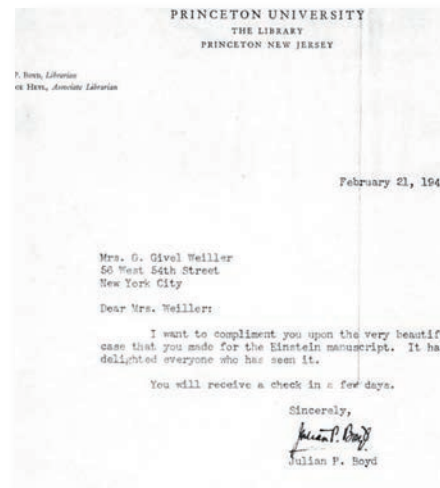
Exil et Renouveau

Suite de l'entretien avec Gilberte Givel

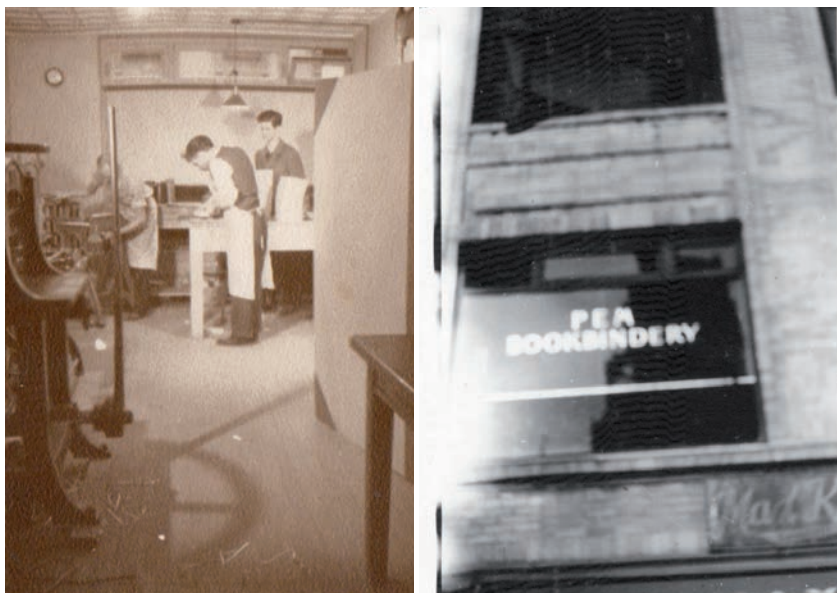
D. W. : Puis sont venues les années de guerre. L'été 1939, vous étiez aux Etats-Unis pour des raisons professionnelles. Dès que vous avez entendu le discours de Daladier, le 4 septembre, vous avez décidé de revenir en France « par le premier bateau ». Papa était patriote et voulait combattre le nazisme. Ce qu'il a fait, engagé volontaire dans l'armée de Lattre de Tassigny. En 1941, la situation nous a contraints à l'exil. Papa a été nommé à Princeton, puis à New York. Mais il était souvent absent, envoyé en mission par les Forces Françaises Libres. Et toi, tu as dû trouver rapidement du travail.



G.G. : A Princeton, j'ai fait un peu de relieur. En 1942, le conservateur de la bibliothèque de l'Université m'a demandé de relier un manuscrit d'Einstein auquel celui-ci tenait tout particulièrement. Ce



Manuscrits donnés par Einstein pour contribuer à l'effort de guerre



L'atelier de Chiarella, Pem Bookbindery, W. 56th St. New York, 1943

manuscrit se trouvait dans une salle secrète blindée, la salle des trésors, où j'ai été enfermée plusieurs jours de suite pour travailler.

Par la suite, Chiarella, le relieur-doreur qui faisait les titres (il n'y avait pas de séparation entre les deux métiers comme en France), m'a vite demandé de le seconder dans son atelier de New York : la PEM Bookbindery. C'était un italien de Calabre qui venait d'hériter de cet atelier de reliure que lui avaient légué les anciennes propriétaires. Il s'est attaché à moi et m'a demandé de le diriger avec lui. Nous avons beaucoup de travail (notamment pour un collectionneur un peu farfelu) parce qu'il y avait peu de relieurs et que nous étions bien placés en centre ville. Cependant cet atelier était très pauvre, avec juste un ouvrier allemand qui parlait peu mais qui disait « *An apple a day keeps the doctor away. Early to bed, early to rise, takes a man handsome and wise.* » Quant à Chiarella, c'était un homme frustré mais très sensible, autodidacte et très savant en matière de reliure. Nous nous entendions bien, il a même proposé de s'occuper de l'éducation des enfants quand Jean serait parti en mission des F.F.L. et a parlé de les adopter en cas de nécessité.

D. W. : Nous sommes rentrés en France en 1945. D'abord Paris, puis Poitiers. Autant de ruptures dans ton activité, à une époque où le métier de relieur était assez menacé. On dit que Paul Bonet a renversé la situation en créant la Société de la Reliure Originale.

G.G. : Je me souviens que son projet avait été soutenu par Julien Cain, conservateur général de la Bibliothèque Nationale. La Société de la Reliure Originale associait des relieurs, des bibliophiles, des libraires, mais c'était un club assez fermé, qui recrutait par cooptation.

D. W. : Je note les noms des relieurs : Paul Bonet, Rose Adler, Robert Bonfils, Georges Cretté, Henri Creuzevault, Jacques Antoine Legrain. Ceux des libraires : Georges Blaizot, Pierre Berès, et Georges Helbrun. De grands noms. Tu les connaissais tous pour avoir travaillé ou exposé avec eux. Mais à cette époque, tu vivais cette parenthèse poitevine qui a duré une dizaine d'années.

G.G. : L'activité de reliure a été très ralentie pendant notre nouveau séjour à Poitiers de 1946 à 1955. Jean avait retrouvé son poste de professeur à la Faculté de Droit, puis en était devenu le doyen. Pour moi, Poitiers semblait une ville morte. Madame Recouvreux, professeur à l'Ecole Normale d'Institutrices, m'avait demandé d'y faire un cours, mais celui-ci n'a pas eu lieu car la directrice s'y est opposée. J'ai surtout travaillé pour nos bibliothèques personnelles.

De retour à Paris, rue Montalivet, j'ai organisé un nouvel atelier avec quelques anciennes élèves, Margaret Lévy, Françoise Olivier Lévy, Nicole Jaudel, et une nouvelle élève, Simone Rein, puis sa belle-fille Danièle Rein. Celle-ci m'est restée fidèle puisqu'aujourd'hui, en 1998, elle continue à venir faire de la reliure chez nous, rue Gazan.

D. W. : N'oublions pas la famille. Tu as eu à cœur de former enfants et petits-enfants, quand ils te le demandaient. Cependant tu ne les pouvais pas à adopter le métier car tu pensais qu'il ne leur permettrait pas de gagner leur vie. Ce qui était vrai à l'époque mais semble changer depuis.

G.G. : Très jeune, Dany, tu t'es intéressée à la reliure, particulièrement dans les années 1960 où je t'ai appris d'anciennes techniques, telle la reliure sur nerfs pour un exemplaire ancien du

Contrat social de Rousseau. Je me souviens que Raymond Mondange, qui m'était très dévoué, a exécuté pour toi la dorure d'un exemplaire de l'édition du Silence de la Mer. Tu y tenais particulièrement parce qu'il avait circulé clandestinement en France au temps de la Résistance sous le titre *Les Silences de la Mer*. A son tour, Emmanuelle a réalisé de belles reliures qu'elle a décorées elle-même, sans recourir à un doreur professionnel comme c'est l'usage.



Étude préparatoire pour Les silences de la mer

Jean Weiller : Je vous interromps un instant. Je précise qu'après avoir été imprimés clandestinement en 1942 par les éditions de Minuit, *Les silences de la Mer* ont été publiés à Londres en 1943 dans la Revue du Monde Libre, et ont été parachutés en France par les avions de la Royal Air Force.

D. W. : Oui, cela me touchait beaucoup. Pour le décor du livre, je me suis inspirée de l'encadrement très simple qui apparaît sur la couverture d'origine. Raymond Mondange, bien que surchargé de travail à l'Ecole Estienne, a eu la gentillesse de réaliser ce projet. Cela nous amène à parler de tes rapports avec les artisans. Tu concevais les décors, puis tu faisais appel à eux comme font les maîtres d'œuvre avec les différents corps de métier. Vous discutiez ensemble mais, à chaque étape, c'est toi qui orchestrais le tout.

G.G. : Pour le décor des reliures, j'ai eu recours à des artisans et à des créateurs comme les dessinateurs Helleu (Le nœud de Vipères, Climats), Mariette Lydis (L'Art d'Aimer), et le bijoutier Leroy, rue du faubourg St Honoré (L'Oiseau noir vers le soleil levant). Pour la dorure, j'ai toujours travaillé avec Raymond Mondange, professeur à l'Ecole Estienne, qui était en particulier le doreur de Paul Bonet : il travaillait à la perfection, très fidèlement aux projets conçus, respectant l'originalité de chacun. Il utilisait pour moi un jeu de caractères que je lui avais demandé de fabriquer spécialement pour les titres des livres.

D. W. : Dans les années trente, vous étiez nombreux à renouveler l'art de la reliure. Comment te situerais-tu par rapport aux autres relieurs ? Quelle était ta spécificité ?

G.G. : Au départ, j'ai essayé de me dégager du classicisme de René Kieffer, alors très à la mode, et de Georges Cretté, qui utilisait surtout les filets dont il était passé maître. J'abandonnais les filets et recourais à des incrustations de matières rares, aussi différentes que la laque, l'ivoire, le jade, le plastique, le verre, le fer forgé, l'or, l'argent, etc. Ainsi pour *L'Oiseau noir dans le Soleil levant* de Claudel, j'avais conçu une reliure en veau noir, dont les plats étaient constitués d'un plateau de laque noire de Chine poncé, où était incrusté un motif de jade vert posé sur une plaque d'argent.

Après la guerre, la tendance à associer différents matériaux s'est affirmée et a conduit à des excès comme la reliure-objet, d'aspect plus architectural, que j'apprécie beaucoup moins parce qu'on ne peut en toucher la matière du cuir (les beaux cuirs étaient d'ailleurs devenus très rares). J'ai aussi toujours veillé à établir un rapport intime entre le caractère du décor et le texte du livre.

D. W. : Les excès dont tu parles existaient déjà avant-guerre. Dans un extrait de presse de 1938, je vois que l'on préférerait tes reliures « graves et sobres » à d'autres jugées trop chargées. Ton Kim (Kipling) et les poèmes en prose (Baudelaire) étaient particulièrement remarquables... Finalement, parmi les relieurs dont tu te souviens, quels étaient ceux dont tu te sentais le plus proche ?

G.G. : Parmi les relieurs de ma génération, je peux citer Paul Bonet, qui a marqué les années 1930 et 1940 et que j'ai particulièrement admiré. Il était très inventif et se renouvelait souvent. Il y avait Georges Cretté, qui dessinait des décors géométriques aux filets. Et d'autres, comme Henri Ceuzevault. Parmi les femmes ? Rose Adler faisait des reliures en veau, parfaites d'exécution, harmonieuses, mais elles me semblaient à l'époque très sages, sans imagination. Germaine de Coster avait du chic dans sa manière de marier les filets et les pièces mosaïquées.

Tous étaient mes aînés. Ils avaient été influencés par Pierre Legrain qui avait rompu avec l'Art Nouveau et qui avait joué un rôle de précurseur dans les années 20, soutenu par les commandes du couturier Jacques Doucet. Il utilisait des matières nouvelles, privilégiait les décors géométriques, et souvent y intégrait le titre avec des jeux de lettres.

D.W. : Tu me les as fait découvrir au fil des expositions que nous allions voir régulièrement. Je dois dire que j'ai apprécié certaines reliures de Rose Adler que je trouvais fines et équilibrées. Mais nous nous intéressions surtout aux relieurs plus récents.

G.G. : Il y avait Pierre Lucien Martin, qui a connu un gros succès après-guerre, dont j'aimais les oppositions de noir et de blanc. Il était toujours rigoureux et élégant. Puis Monique Mathieu, qui joue avec des matières végétales tout en sachant rester très sobre. Et plus récemment, Roger Devauchelle.

D.W. : J'ai récemment acheté un livre édité par la librairie Vrain : « Reliures de femmes de 1900 à nos jours » qui rend hommage à la reliure féminine des années 1930, mais où tu n'apparais pas. Jean-Claude Vrain semblait faire connaissance avec tes « reliures-figures », comme il les a appelées. Sur l'instant, cette expression m'a intriguée car tu nous a communiqué des goûts artistiques très variés, où l'art abstrait tenait une grande place. A la réflexion, elle me paraît juste.

J'ai été voir ensuite monsieur Paul Blaizot dans l'impressionnante librairie Auguste Blaizot, rue du Fg St Honoré. Il était étonné de n'avoir jamais vu apparaître ton nom au cours de ventes. J'ai apprécié sa manière de regarder les photos de tes reliures et son exclamation : « Saisissant ! » C'était un bel hommage.

Jean Weiller : A ce propos, je tiens à signaler quelques livres précieux de nos bibliothèques. Derrière la cisaille, les belles reliures signées Gilberte Givel : *Monsieur Teste* de Valéry, *Le Chasseur Vert*



de Stendhal, *La Chute de la Maison Usher* d'E. Poe, *le Partage de Midi* de Claudel, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Et aussi quelques Jean Weiller : ma thèse *L'influence du change sur le commerce extérieur*, la première année de *La Revue Economique*, les *Problèmes d'économie Internationale*, et *l'Economie Internationale depuis 1959*.

Reliures trop peu nombreuses à présent. Il y avait eu beaucoup d'amateurs dès le début des années 1930. Parmi lesquels Margaret Lévy et son fidèle compagnon Pierre Wertheimer. Il faut aussi mentionner les reliures commandées par Belmont, un bibliophile très connu à l'époque.



Sur les planches centrales, j'ai regroupé quelques livres des grands économistes reliés par Gilberte, comme Jean Baptiste Say, Colson, et des œuvres de Marx. Je tiens particulièrement à certains volumes d'Histoire de la pensée socialiste, notamment la collection complète des Proudhon que m'avait donné Rivière en guise de droits d'auteur pour ma thèse éditée chez lui.

